

Les intellectuels libanais reçoivent André Gide

Un thé aux « Cahiers de l'Est »

A l'occasion de son passage au Liban, M. André Gide a été invité par le Directeur des « Cahiers de l'Est » qui a groupé autour du grand écrivain français des collaborateurs de la Revue et quelques intellectuels et écrivains de langue arabe et de langue française.

M. André Gide a manifesté par sa présence aux « Cahiers de l'Est » toute l'estime en laquelle il tient cette Revue et comme il l'a déclaré « la discrète élite » qui ne cesse de s'y exprimer en une série de productions du plus haut intérêt.

Les lettres arabes et françaises ont fait l'objet de nombreuses questions qu'une jeunesse avide de renseignements puisés aux sources a posées à l'un des écrivains les plus représentatifs de notre temps qui, par sa forte personnalité, se trouve au centre de la production littéraire de ces dernières années.

Naturellement nous n'avons pas la prétention de retracer exactement tous les jugements émis par l'auteur au cours d'une conversation à bâtons rompus qui a duré plus d'une heure et demie. Nous avons tenu cependant à recueillir pour nos lecteurs quelques-unes des réponses d'André Gide en nous inspirant de la méthode suivie par l'auteur des « Interviews imaginaires ». Notre récit contiendra, en effet, plus ou moins que ce qu'a dit André Gide. Il nous en excusera et mettra sur le compte de l'imagination les transpositions d'une optique nécessairement un peu personnelle.

Ma première question s'adresse à l'auteur de « Thésée » œuvre encore inédite dont nous avons entendu un magnifique passage à la radio il y a quelques jours. « Puis-je vous demander, Maître, quelle est la portée de cette œuvre par rapport à l'ensemble de vos écrits ? Est-ce un poème philosophique ou une œuvre purement littéraire ? »

A travers ma question, André Gide saisit-il l'interrogation anxieuse que je porte en moi sans oser la lui dire : l'idéal des « Nourritures terrestres » s'estomperait-il au profit d'une doctrine du renoncement et la mystique

chrétienne de la nuit noire n'imprègne-t-elle pas l'exaltation d'Oedipe, enfin libéré de la lumière ?

André Gide me répond simplement qu'il a voulu confronter le héros de Thèbes et celui de l'Attique en une rencontre historique dont la littérature grecque ne semble pas avoir tiré parti. Son œuvre n'est pas un poème philosophique, elle n'est pas non plus une œuvre historique ; mais elle participe des deux genres.

A ce moment, Bernadette Lange que je ne reconnais pas hors de la scène me fait un joli minois et se présente : Bernadette Lange. Enchanté mademoiselle, un de vos nombreux auditeurs... Je n'ai pas le temps d'ajouter : « et admirateurs » que déjà M. Gide a repris la parole. Il paraît ému ; et de fait, il l'est. M. Béchara Tabbah vient de lui rappeler une préface à un recueil de lettres d'Henri Ghéon. — Vous connaissez cela, dit le Maître.

— Oui, et nous savons que vous avez été pour beaucoup dans la conversion d'Henri Ghéon.

L'avez-vous vu avant sa mort ?

— Non, nous avions perdu contact. J'ai d'ailleurs été pour quelque chose, du moins on le dit, dans la conversion au catholicisme de beaucoup de mes amis. Il m'en sera peut-être tenu compte un jour, ajoute Gide avec un grand rire détendu.

Après le thé, dans le salon de la villa Aboussouan, la jeunesse s'est regroupée autour de M. André Gide qui, avec la même bonne volonté, la même « disponibilité » répond inlassablement à tous et à chacun.

— Quelle est la véritable influence de l'existentialisme ?

— Que pensez-vous de Maurois et de Bourget ?

— Quelle est la pièce de Shakespeare que vous préférez ? (Gide répond à cette question : « La dernière que je viens de lire »).

Les questions succèdent aux questions. Gide avec calme, posément donne son avis, le motive. Il est simple, enjoué parfois, toujours sincère avec lui-même et d'une grande précision dans

Albert NASSIF

(LIBRE LA SUITE EN PAGE 2)

" Le Jour " - Beyrouth -

13 avril 46 -

Les intellectuels libanais reçoivent André Gide

(SUITE DE LA 1^{er} PAGE)

ses jugements. Exact balancier de l'œuvre de son temps, Gide jauge et soupèse. La discipline littéraire, à laquelle il s'est sévèrement plié depuis de longues années, le pousse à la plus grande rectitude de pensée. Lui, si disponible à tous les courants de pensée, si compréhensif à l'égard de ses amis n'admettra, cependant jamais qu'une fausse valeur soit prise et que ce que le bon goût condamne soit glorifié pour une raison passagère. C'est ainsi que ses préférences vont vers Valéry. Il nous confie que la correspondance de Valéry que l'on est en train de rassembler sera un des étonnants documents littéraires pour la compréhension de notre temps. «D'une façon générale, mes amis dit-il (il vient de nous citer parmi eux Maritain, Maurice Martin du Guard, Mauriac) se sont bien comportés dans la tourmente. On ne peut pas en dire autant de ceux qui se sont classés dans le rang de mes détracteurs».

Une exception à cette constatation : Julien Benda. Gide nous explique ainsi le cas de cet écrivain dont la «Trahison des Clercs» est certainement une œuvre maîtresse. A partir du moment où son ennemie jurée, «L'Action Française» et le maurassisme ont été abattus, Benda a éprouvé le besoin de trouver de nouveaux adversaires. Il dégaîne à nouveau avec la même énergie, mais cette fois-ci contre ceux qu'il avait précédemment admis: Valéry, Claudel, Gide lui-même. Ceci ne trouble pas la sérénité du Maître, qui ne s'en porte pas plus mal.

S'il est relativement facile de condamner les fausses idoles ou de s'incliner devant les gloires incontestables, il est moins aisé de répondre à la question que le R.P. Coron pousse un jeune intellectuel syrien, M. Gabriel Saadé, à poser pour lui:

— Quels sont les jeunes espoirs de la littérature actuelle; et peut-on dire qu'il y a des écrivains contemporains qui émergent de façon incontestable et passeront à la postérité ?

— Je ne puis répondre à pareille question. Souvenez-vous, déclare Gide, de la réponse de Gobineau, pourtant un homme de goût, à ceux qui lui demandaient un avis semblable. Les meilleurs écrivains de son époque auraient été, selon lui, Béranger, Lanennais, Georges Sand... Cela laisse rêveur, ajoute Gide. Il n'est pas sûr qu'à l'époque de Baudelaire je me serais prononcé pour lui.

— Mais Aragon, interroge M. G. Saadé, ne faut-il pas le classer dès à présent dans la catégorie des plus grands ?

— Aragon est génial dans ses

premières œuvres, dit-il. Je ne suis pas sûr qu'il n'y ait pas du Béranger dans les derniers vers.

Lorsque l'on parle du style, (Gide préfère celui de Bossuet à celui de Pascal, et au-dessus de tous il met celui de Montesquieu), le R.P. Coron arrive à faire dévier la conversation sur les rapports du fond et de la forme. Il pose à brûle pourpoint cette question:

— Ne croyez-vous pas, Maître, que plus une pensée est profonde et riche, plus elle a des chances d'être exprimée en un style parfait. Prenez Pascal...

Et Gide fait une réponse parfaitement gidienne. Sans entrer dans la question, il déclare parlant de Pascal: «C'est peut-être par les failles où tremble sa nature que brille le plus son génie».

Puis il nous confie une impression qui a le don de nous remplir d'une joie intérieure profonde. «Il me semble, dit-il, que la jeunesse libanaise, autant que j'ai pu m'en apercevoir, est surtout attirée par les problèmes philosophiques». Autrement dit, elle serait imperméable à certaines influences d'un esthétisme exclusivement artistique. Notre culture serait ainsi plutôt solide, réaliste, tournée vers la discussion des questions fondamentales de l'existence et de la foi.

Il ne faut pas oublier cependant que Gide est l'un des plus grands enquêteurs. Il a promené sa curiosité intellectuelle et a fait porter sa réflexion philosophique et sociale sur les problèmes de l'URSS et des colonies.

Mon ami, Charles Issawi, lui demande confirmation de l'opinion que Gide a déjà exprimée dans ses livres sur l'URSS. Je me réserve le plaisir de lui faire dire que les expériences coloniales sont et demeurent la chose la plus affreuse qui soit. «Je correspond avec Léopold Sedar Senghors, me dit-il, c'est un grand cœur et une belle intelligence». Senghors est un Noir très cultivé qui sent la vaste souffrance des populations coloniales et l'a exprimée dans ses écrits. «Cela ne peut prouver, ajoute Gide».

— «Croyez-vous qu'il y a un sentiment national noir ou seulement une vague solidarité africaine?»

— Il n'y a pas encore de sentiment national véritable chez les Noirs; mais la sensation aiguë d'une injustice et suffit».

En prenant congé, M. André remercie M. Camille A. souan Directeur des «C de l'Est»; et lui exprime sa satisfaction de s'être trouvé en Orient parmi un groupe d'intellectuels aussi avides de connaissances et aussi avertis de leurs sens de l'esprit.